

Dominic Mc Ains, Timothé Durand-Caulliez, *Noureev*, ch. Guido Markowitz et Damian Gmür, ph. K.Benekam

Timothé Durand-Caulliez se révèle d'emblée un artiste habité, sensible et puissant, doté d'une vraie « présence » et d'une réelle aura à la mesure exigée par un rôle tel que celui de Noureev. Tout au long du ballet, entre cabrioles battues et grands jetés aériens, il a su transmettre au public les différents états d'âme, les souffrances et les tourments de son personnage, notamment lors de ses duos avec le personnage du Cygne en col de plumes, formidablement interprété avec autant de subtilité que de force par Dominic Mc Ainsh. Ce rôle du Cygne qui, au début, semble souvent repousser les assauts du personnage de Noureev, symbolise la grande rencontre du héros avec le pouvoir de l'amour sensuel et érotique. Mais dans l'ancien système soviétique, Rudolf Noureev sait très vite ne pourra pas vivre ce pouvoir; il sait qu'il n'y a que le saut vers la liberté qui lui permettra d'être libre, ce qu'il fera en France à l'aéroport du Bourget en 1961. Autre personnage, et non des moindres, celui de « la Mort » qu'interprète Emilia Fridholm. Tout empreint de mystère, chapeauté de noir, ce personnage rôde autour de Noureev tout au long de la pièce, au même titre que « la Mère » et le « Jeune Noureev », comme autant de composantes de son « surmoi »: très beau duo « Noureev » et « La Mort » sur le sensible duo violoncelle et piano *Spiegel im Spiegel* d'Arvo Part. Mais c'est le personnage du « Cygne » qui, sur l'adage du Lac des Cygnes, apporte à Noureev la lettre annonciatrice de la mort de sa mère, offrant à Timothé Durand-Caulliez un moment de très forte intensité dramatique, prélude à une recherche à corps perdu des plaisirs de la vie qui le conduira finalement à sa perte en contractant malheureusement le VIH.

Les ensembles sont forts, souvent drôles, en contrepoint de la gravité et des tourments des soli, duos et trios des solistes.

C'est dans un carré de lumière crue symbolisant autant le lit d'hôpital que la solitude extrême de la fin de vie que Guido Markovitz et Damian Gmür ont choisi de nous faire quitter un Noureev dénudé des riches étoffes dont il aimait s'entourer, comme un dernier témoignage de ce Prince du Ballet qui ne s'est jamais plaint, semblant nous dire « C'était moi », du nom de la dernière scène de ce ballet très émouvant. La longue standing ovation qu'a recueillie toute la troupe du Ballet de Pforzheim était à la mesure du destin hors norme de cet artiste immense disparu il y aura trente ans le 6 janvier prochain. **Pascal Cyprien**

Pforzheim Ballet du Théâtre

Noureev, création mondiale

Rudolf Noureev est né dans un train aux alentours d'Irkoutsk en Sibérie, près du Lac Baïkal.
Tous les amoureux du Ballet le savent. Ce qu'ils ne savent peut-être pas, c'est que la ville d'Irkoutsk, surnommée « Le Paris de la Sibérie » est jumelée depuis 2007 avec la ville allemande de Pforzheim, huitième plus grande ville du land de Bade-Wurtemberg. Et, ce qui est moins connu, en tout cas en France, c'est que Pforzheim, à une trentaine de kilomètres de Karlsruhe, possède au sein de son moderne et imposant Stadttheater une compagnie de danse contemporaine composée d'une quinzaine de danseurs dirigée depuis 2015 par le chorégraphe Guido Markowitz.
Prix Isadora de la Fondation Iwanson Sixt en 2019, Guido Markowitz y développe un travail fondé sur une compréhension contemporaine de la danse en y incorporant différents styles ainsi que l'utilisation de nouveaux médias. C'est ce jumelage « Irkoutsk - Pforzheim » qui a initié l'idée de réaliser une des premières œuvres chorégraphiques ayant comme sujet « Noureev » après celle jugée subversive et politique, réalisée par le metteur en scène Kirill Serebrennikov et le chorégraphe Yuri Possokhov en 2017 sur la scène du Bolchoï de Moscou.
Ainsi, Guido Markovic et Damian Gmür, chorégraphe maison influencé par le travail d'Ohad Naharin, Directeur adjoint et Maître de Ballet, ont réalisé Noureev, une œuvre ambitieuse qui couvre les cinquante-quatre années de la vie de ce dieu de la danse héla emporté par le SIDA en 1993.
Peu de danseurs ont fait l'objet d'autant d'adulation, de reportages aussi fréquents et aussi détaillés que Rudolf Noureev. Le projet d'en faire le sujet d'une pièce de danse s'est développé avec l'aide précieuse d'Alexandra Karabelas qui s'est plus particulièrement attachée à la dramaturgie du ballet.
Car il s'agit d'un ballet narratif, ce qui de l'avis même d'Alexandra Karabelas n'est pas chose courante en danse dite « contemporaine ».
Sur des musiques très diverses d'Ó. Arnalds, C. Debussy, J. Rivers, A. Part, M. Richter, F. Schulz et P. I. Tchaikovsky interprétées par l'Orchestre Philharmonique de Pforzheim dirigé par Philipp Haag, il en résulte un très beau ballet d'une durée d'une heure et quarante-cinq minutes avec entracte auquel j'ai assisté le dimanche vingt-sept novembre. C'est une pièce que n'aurait probablement pas reniée un Maurice Béjart, tant sur le plan de la composition chorégraphique que sur celui du contenu émotionnel et sensuel. Si en tant que chorégraphe, Guido Markowitz admet - selon le programme du spectacle - « Je n'oserais jamais parler dans sa langue, qui était absolument remarquable », Damian Gmür compare la performance de Rudolf Noureev en tant que danseur à celle d'un titan et ajoute : « Il a dansé en moyenne plus de deux cents représentations par an et cela pendant des décennies. Je ne peux que m'émerveiller de cette réalisation - ainsi que de l'attrait de sa personnalité ».
Le ballet débute dans le bruit de roulement d'une locomotive à vapeur dont les rouages sur les rails sont projetés sur un taps transparent d'avant-scène qui laissera ensuite apparaître un violoncelliste - Heiko Taro Nonaka - guidé sur scène par un personnage que l'on devine être le fantôme de Noureev.
Puis, dans un rail de lumière, un groupe de danseurs, comme une métaphore du Transsibérien, en illustre la brutalité répétitive jusqu'à l'apparition surprise de Sara Scarella, « la Mère de Noureev, » donnant naissance à son enfant - Tse-Wei Wu - encore relié à elle par le cordon ombilical rouge vif.
Sur un fond sonore mêlant cloches carillonnantes et harmonies graves, le duo mère-fils se révèle tendre et puissant avant d'être brutalisé et finalement séparé par les grappes humaines des autres danseurs - Ellinor Berglund, Chelsea Deslauriers, Emila Fridholm, Eunbin Kim, Yelyzaveta Tkachenko, Camille Zany, Benedict Redlin, Emanuele Senese, Mattia Serio et Ido Stirin, - symbolisant « le système », « la société ».
Le ballet se compose de seize scènes aux titres allant de « Dans les temps difficiles » à « C'était moi » en passant par « Parce que je suis différent », « Lutter, aimer et espérer », « À Paris », « Dans un rêve », « Entre désespoir et acceptation », et « Mourir et périr ». Il en est une que l'on peut considérer comme l'expression de la pulsion artistique fondamentale du mythe Noureev: « Le baiser et le pouvoir de la Muse ». « La Muse », symbolisée par le personnage du « Faune » est interprétée par l'excellente Eleonora Pennacchini. Accompagné par le Prélude à l'après-midi d'un faune de C. Debussy, coiffé de deux cornes faunesques et en justaucorps transparent bleu, « le Faune » se laisse dépouiller de ses sabots d'ongulé par le « Jeune Noureev » qui après avoir découvert en lui un pouvoir ludique et sensuel, s'approprie ainsi la force physique dont il aura toujours fait preuve tout au long de sa vie, et l'amour de l'Art qui ne l'a jamais quitté.
Puis, en fond de scène, scintillent et se déplacent les miroirs conçus par Stefan Stichler comme une expression de la prison intérieure de Noureev, mais aussi comme le symbole de sa fierté et de sa superbe comme de ses années d'efforts en quête de perfection, laissant apparaître « le grand » Noureev. C'est Timothé Durand-Caulliez, jeune danseur français dont c'est la première année professionnelle qui interprète le rôle-titre avec un talent et une maturité très étonnante pour ses dix-neuf ans, ainsi que le peu de temps - quinze jours - dont il a disposé pour apprendre le rôle suite à la défection accidentelle de Charles Antoni, créateur du rôle le quatorze octobre dernier.

DANSER

European Dance News

N° 401 JANVIER 2023



L 13740 - 401 - F: 4,00 € - RD

Rudolf Nurejew was born on a train near Irkutsk in Siberia, near Lake Baikal. All Ballet lovers know this. But what they may not know is that the city of Irkutsk, nicknamed "The Paris of Siberia" has been twinned since 2007 with the German city of Pforzheim, the eighth largest city in the state of Baden-Württemberg. And, what is less known, at least in France, is that Pforzheim, about thirty kilometers from Karlsruhe, has within its modern and imposing Stadttheater a contemporary dance company made up of about fifteen dancers directed since 2015 by the choreographer Guido Markovitz. Isadora Prize from the Iwanson Sixt Foundation in 2019, Guido Markowitz develops a work based on a contemporary understanding of dance by incorporating different styles as well as the use of new media. It was this "Irkutsk - Pforzheim" pairing that initiated the idea of creating one of the first choreographic works with "Nurejew" as subject after the one deemed subversive and political, produced by the director Kirill Serebrennikov and the choreographer Yuri Possokhov in 2017 on the stage of the Bolshoi in Moscow. Thus, Guido Markovic and Damian Gmür, house choreographer influenced by the work of Ohad Naharin, Deputy Director and Ballet Master, have produced "Nurejew", an ambitious work that covers the fifty-four years of the life of this god of dance sadly killed by AIDS in 1993. Few dancers have been the subject of as much adulation, as frequent and detailed reports as Rudolf Nurejew. The project to make it the subject of a dance piece was developed with the precious help of Alexandra Karabelas who was particularly attached to the dramaturgy of ballet. Because it is a narrative ballet, which in the opinion of even Alexandra Karabelas is not common in so-called "contemporary" dance. On very diverse music by Ó. Arnalds, C. Debussy, J. Rivers, A. Part, M. Richter, F. Schulz and P. I. Tchaikovsky interpreted by the Pforzheim Philharmonic Orchestra conducted by Philipp Haag, the result is a very beautiful ballet lasting one hour and forty-five minutes with an intermission which I attended this Sunday November twenty-seventh. Against all my expectations, it is a piece that a Maurice Béjart would probably not have denied, both in terms of choreographic composition and emotional and sensual content. If as a choreographer Guido Markowitz admits - according to the program of the show - "I would never dare to speak in his language, which was absolutely remarkable", Damian Gmür compares Rudolf Nurejew performance as a dancer to that of a titan and adds: "He danced an average of more than two hundred performances a year and that for decades. I can only marvel at this achievement - as well as the appeal of his personality."

"Nurejew" begins with the rolling noise of a steam locomotive whose cogs on the rails are projected onto a transparent proscenium taps which will then reveal a cellist - Heiko Taro Nonaka - guided on stage by a character whom we guess to be the ghost of Nureyev. Then, in a rail of light, a group of dancers, like a metaphor for the Trans-Siberian, illustrates its repetitive brutality until the surprise appearance of Sara Scarella, "Mother of Nureyev," giving birth to her child - Tse-Wei-Wu - still connected to her by the bright red umbilical cord. Against a background of chiming bells and deep harmonies, the mother-son duo proves to be tender and powerful before being brutalized and finally separated by the human clusters of the other dancers - Ellinor Berglund, Chelsea Deslauriers, Emila Fridholm, Eunbin Kim, Yelyzaveta Tkachenko, Camille Zany, Benedict Redlin, Emanuele Senese, Mattia Serio and Ido Stirin, - symbolizing "the system", "the society".

The ballet consists of sixteen scenes with titles ranging from "In difficult times" to "It was me" to "Because I am different", "Struggle, love and hope", "In Paris", "In A Dream", "Between Despair and Acceptance", and "Dying and Perishing". There is one that can be considered

as the expression of the fundamental artistic impulse of the Nurejew myth: "The kiss and the power of the Muse". "The Muse", symbolized by the character of the "Faun" is interpreted by the excellent Eleonora Pennacchini. Accompanied by the Prelude to the Afternoon of a Faun by C. Debussy, wearing two faun horns and in a transparent blue jerkin, "the Faun" allows himself to be stripped of his ungulate hooves by the "Young Nureyev" who after having discovered in him a playful and sensual power, thus appropriates the physical strength which he will have always shown throughout his life, and the love of Art which has never left him.

Then, in the background, the mirrors designed by Stefan Stichler sparkle and move as an expression of Nurejew's inner prison, but also as the symbol of his pride and his superb as well as his years of effort in search of perfection, revealing "the great" Nurejew. It is Timothé Durand-Caulliez, a young French dancer in his first professional year, who interprets the title role with a talent and a very surprising maturity for his nineteen years, as well as the short time - fifteen days - which he had to learn the role following the accidental defection of Charles Antoni, creator of the role on October fourteenth. Timothé Durand-Caulliez immediately reveals himself to be an inhabited, sensitive and powerful artist, endowed with a real "presence" and a real aura to the extent required by a role such as that of Nurejew. Throughout the ballet, between cabrioles battues and aerial grands jetés, he knew how to convey to the public the different states of mind, the sufferings and the torments of his character, in particular during his duets with the character of the Swan in a feather collar, wonderfully interpreted with as much subtlety as force by Dominic Mc Ainsh. This role of the Swan which, at the beginning, often seems to repel the assaults of Nurejew's character, symbolizes the hero's great encounter with the power of sensual and erotic love. But in the old Soviet system, Rudolf Nurejew knows very quickly that he will not be able to experience this power; he knows that only the leap to freedom will allow him to be free, which he will do in France at Le Bourget airport in 1961.

Another character, and not the least, that of "Death" played by Emilia Fridholm. Imbued with mystery, wearing a black hat, this character roams around Nurejew throughout the play, in the same way as "the Mother" and the "Young Nureyev", like so many components of his "superego": very beautiful duo "Nurejew" and "La Mort" on Arvo Part's sensitive cello and piano duet Spiegel im Spiegel. But it is the character of the "Swan" who, on the adage of Swan Lake, brings Nurejew the letter announcing the death of his mother, offering Timothé Durand-Caulliez a moment of very strong dramatic intensity, a prelude to a headlong search for the pleasures of life that will ultimately lead to his downfall by unfortunately contracting HIV.

The sets are strong, often funny, in counterpoint to the seriousness and torments of the soloists, duets and trios.

It is in a square of raw light symbolizing both the hospital bed and the extreme loneliness of the end of life that Guido Markovitz and Damian Gmür have chosen to make us leave Nurejew stripped of the rich fabrics with which he liked to surround himself, as a last testimony of this Prince of the Ballet who never complained, seeming to tell us "It was me", from the name of the last scene of this very moving ballet. The long standing ovation received by the entire Pforzheim Ballet troupe was commensurate with the extraordinary destiny of this immense artist who died thirty years ago on January 6th.